

Reportage



Le campement de Keur Bamboung permet aux touristes de vivre la vie d'un village africain. - Boubacar Touré-Mandemory pour Télérama

Ils voyagent en solidaire

Le fleuve Saloum, son delta, ses vacanciers. Dans un Sénégal pionnier de l'écotourisme, des villageois protègent leur environnement... en accueillant quelques visiteurs.

On dirait le Sud. Le temps dure longtemps... Entre ciel et eau, la mangrove plonge ses racines enrubannées d'huîtres sur des milliers d'hectares. A 180 kilomètres de Dakar, le delta du fleuve Saloum est une oasis de fraîcheur dans la touffeur de l'Afrique. Une fabuleuse réserve mondiale de biosphère, aussi, où les dauphins pointent leur museau à marée haute et où leurs frères lamantins viennent boire l'eau douce aux résurgences des sources qui tapissent le fond du delta.

Sortir des sentiers battus. Vivre la vie d'un village africain. Ici, le « tourisme équitable » n'est pas un vain mot ni un argument de catalogue pour attraper les bobos gogos occidentaux. Installés sous la moustiquaire, dans leur case de paille et de terre, Frank et Christine, un couple de trentenaires allemands, goûtent ces instants magiques. Lui, musicien new age en quête « d'énergie », cracheur de feu intermittent. Elle, enseignante, timide mais curieuse et avide de rencontres... A une demi-heure de pirogue de la première piste, ce havre de paix se mérite.

Si le campement de Keur Bamboung n'est pas d'un grand confort, Frank et Christine sont ravis. Sur cette presqu'île, la nourriture préparée par les villageois est frugale. Mais le plaisir de prendre sa douche sous un filet d'eau, en plein air, derrière des canisses, avec vue imprenable sur le delta est une autre forme de luxe. Baobabs et arbres à noix de cajou en fond de décor, le broissage de dents et le rasage deviennent des beaux-arts... Au programme de nos deux aventuriers, balade en canoë dans les entrelacs de la mangrove, safari-photo à la recherche des singes et rencontre furtive avec l'arrière-train d'un phacochère qui a confondu le campement avec sa résidence secondaire. Le soir, discussions à la lumière de la lampe-tempête avec la dizaine de villageois qui assurent le couvert et la maintenance du campement. C'est peu dire que nos deux écolos, routards new-look, sont enchantés par leur séjour, par cette Afrique « telle qu'on en rêvait »... A lire le livre d'or des clients – une majorité de Français (100 000 sont séduits chaque année par le tourisme équitable), mais aussi beaucoup

d'Espagnols et quelques Américains –, ce genre de séjour a un bel avenir. Il n'en existe pas encore de définition précise, mais il est « équitable » ou « solidaire » quand il prône un voyage en immersion, respectueux des villageois, de leur environnement et quand les retombées profitent à l'économie locale. Ce petit moment d'éternité coûte d'ailleurs moins cher à Frank et Christine (33 euros par personne, en pension complète) que les hôtels de la « petite côte », zone affermée au tourisme de masse dans lesquels les tour-opérateurs déversent leurs charters.

Keur Bamboug, le campement écotouristique du delta, n'est que la face émergée d'un projet beaucoup plus ambitieux mené, depuis 2003, par l'association écologiste sénégalaise Océanium (1) et par son directeur Haïdar El Ali : « Le campement n'a jamais été une fin en soi, explique cet écolo sympathique d'origine libanaise. On cherchait une activité qui profite aux 8 000 habitants de la région et dont les bénéfices serviraient à payer les salaires des trois écogardes qui protègent la réserve naturelle contre le braconnage. Car au cœur du projet, il y a l'Aire marine protégée que nous avons mise en place en 2001, en accord avec les autorités, sur une partie du delta. Le danger était grand. Il fallait interdire la pêche : les habitants du delta qui, en 1990, attrapaient en une heure 150 kilos de thiof (le mérrou sénégalais), n'en prenaient plus que 10 kilos en 1998... »

Deux ans et demi de réunions, de discussions sans fin avec les pêcheurs (qui ont accepté de poser plus loin leurs filets) ont accouché de l'Aire marine protégée. Ibrahima Diamé a laissé de côté sa pirogue pour prendre la tête de la coopérative qui gère le campement : « Un tiers des bénéfices de Keur Bamboug va à l'entretien du gîte, un tiers au fonctionnement de la réserve naturelle et le reste revient à la communauté rurale, l'échelon administratif correspondant, en France, à vos communes. » Keur Bamboug, et ses vingt-quatre lits, fait travailler une dizaine de personnes des environs. Océanium a financé l'investissement ; les bénéfices du campement, ouvert début 2005, arrivent déjà à couvrir les frais de gardiennage de l'Aire marine et permettent d'envisager d'autres projets de développement. Il serait, par exemple, tentant d'agrandir Keur Bamboug, mais Ibrahima Diamé ne veut pas détruire le fragile équilibre du delta : « On va construire encore une ou deux cases, mais pas plus. »

Jean Goepp, un jeune ingénieur d'Océanium, est depuis cinq ans le chef passionné de ce projet : « On réunit tous les trois mois des représentants des quatorze villages concernés ; on a créé un système où tout le monde doit rendre des comptes à tout le monde. Les villageois croient en ce qu'ils font. C'est notre garantie pour l'avenir, même si tout cela reste fragile. » Keur Bamboug est un défi aux sceptiques. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le Sénégal est aujourd'hui une vitrine du tourisme équitable. Au début des années 70, ce pays a été le pionnier du « tourisme intégré », comme on disait à l'époque, avec les campements villageois de Casamance, dans cette région animiste, rebelle et totalement fascinante du sud.

Christian Saglio, utopiste aussi passionné qu'Haïdar El Ali, fait figure de papa du tourisme équitable. On retrouve ce ludion blond aux yeux bleus, se bagarrant, avec deux secrétaires et un téléphone en surchauffe. Directeur du Centre culturel français de Dakar, Christian Saglio est sur le départ, après avoir bourlingué pendant trente ans, d'Afrique noire au Japon. Enfant terrible de Mai 68 et des beaux quartiers de Paris, il raconte volontiers ces années 70 où, jeune ethnologue et linguiste, il a foncé comme un chien fou pour réaliser son « utopie créative » des campements autogérés : « Ils me font rire, aujourd'hui, avec leur «développement durable ! Leur "tourisme responsable" ! Il y a parfois un côté dame patronnesse qui m'énerve. Moi, je voulais surtout éviter le paternalisme. J'ai tout fait pour que les Blancs soient dépaysés ; qu'ils acceptent de manger par terre, comme les Sénégalais. Jamais plus de vingt personnes par campement pour ne pas déstabiliser le village, c'était ma règle d'or. Et une coopérative pour associer tout le monde. Le fonctionnement très communautaire de la Casamance s'y prêtait à merveille. »

Bravant l'incrédulité des notables sénégalais (à l'exception du Premier ministre de l'époque, Abdou Diouf), le jeune Christian Saglio se met alors à installer ses campements avec les villageois : sept en huit ans ! La réussite sera au rendez-vous. « Au début, les villageois ont pensé que Christian venait se faire de l'argent et que j'étais son boy, se souvient son alter ego sénégalais, Adama Goudiaby, fonctionnaire au ministère du Tourisme. Les gens ont si souvent été trompés par de belles promesses et des projets sans lendemain qu'ils n'y croyaient pas. Ce sont les femmes – qu'on avait d'ailleurs omis d'associer, grossière erreur ! – qui ont finalement été la clé du succès. Gardiennes de la tradition, elles sont en même temps très ouvertes au progrès. »

Les maisons d'hôte autogérées construites exclusivement avec des matériaux traditionnels devaient, dans l'esprit de Saglio, engendrer toute une économie vertueuse pour développer les villages : « Avec les rapides bénéfiques, j'imaginai que la communauté allait prêter aux jeunes pour qu'ils lancent d'autres projets. En fait, et assez logiquement, ils ont préféré pallier les manques de l'Etat et investir dans le social : écoles, matériel scolaire, maternités, dispensaires... »

Dans cette région délaissée, toujours suspectée de vouloir faire sécession par le pouvoir central, la belle aventure du duo Saglio-Goudiaby a été freinée par la guerre, à partir des années 80. Certains campements ont même été occupés par l'armée sénégalaise. Mais depuis 2004 et la signature d'un accord de paix entre le président Abdoulaye Wade et la principale composante de la guérilla, le tourisme équitable a repris ses droits. Aux mêmes conditions : participation de l'ensemble de la communauté villageoise au projet, transparence de la gestion et professionnalisme. Car souvent épaulé en Europe par des bénévoles généreux mais amateurs, il a besoin de spécialistes aguerris. « Les fous créent la mode, les sages la suivent », dit le proverbe. Christian Saglio et Haïdar El Ali sont deux fous qui ont réalisé leurs rêves. Mais le patron d'Océanium, sur le front de tous les combats écologiques, au Sénégal, depuis vingt ans, est parfois las. Il aimerait que les sages suivent davantage les fous. Et quand l'un de ses jeunes admirateurs vient dans la rue à sa rencontre, il lâche avec un humour acerbe : « Tu aimes ce que je fais ? Eh bien, je ne veux pas de tes compliments ! Viens plutôt me rejoindre. Car je te le dis sincèrement, je suis fatigué de travailler tout seul... ».

Thierry Leclère